

Le rivage des possibles

Charles de Bodinat

Le rivage des possibles

Roman

Du même auteur chez Bookélis :

Les pendules à l'heure (Essai) 2016

Le sillage des Swahilis (Roman) 2016

La part des hommes (Roman) 2017

Sur la terre comme au ciel (Essai) 2020

ISBN : 979-10-359-1223-9

Une foule bigarrée se pressait, en ce matin de mars 1898, aux abords de l'appontement du tout récent port de Diégo-Suarez : le "courrier", c'est à dire le paquebot à vapeur et à voile de la compagnie des "Messageries Maritimes", le *Comorin*, qui assurait la liaison entre la France et Madagascar, venait de jeter l'ancre dans la baie. Déjà la chaloupe amenant à terre sa première fournée de passagers avait débordé et approchait.

L'embarcation accosta; les bruits du quai parurent un instant suspendus; l'attention des badauds se concentra sur une des personnes qui débarquaient. Événement rare, parmi une genté presque entièrement masculine, militaires, hommes d'affaires, commerçants, aventuriers, se distinguait une silhouette féminine, grande, mince, vêtue d'une longue jupe blanche et d'un chemisier crème à manches longues dentelées; contre l'ardeur du soleil elle portait un chapeau de paille tenu par une mousseline. Son visage était gracieux, elle souriait discrètement. On avait déjà vu quelques "dames", femmes d'officiers ou d'administrateurs, débarquer en ce port, mais elles avaient le plus souvent la mine revêche, étaient habillées de vêtements austères et chapeautées par leurs maris.

Aidée par la main galante d'un officier du bord,

Le rivage des possibles

l'élégante apparition mit pied à terre. Que venait-elle faire en ce lieu encore à peine civilisé ?

En effet, "l'Établissement français" de Diégo-Suarez venait à peine de sortir de terre depuis quelques années. Le territoire, situé à la pointe nord de Madagascar, sur lequel le gouvernement de la République Française avait décidé de l'ériger, avait été concédé à la France en 1885, aux fins de "faire des installations à sa convenance", par la reine Ranavalona III. Cet accord résultait d'un traité de protectorat acquis de manière plutôt contrainte que de bonne grâce. Le port se nichait au sud d'une immense baie qui n'ouvrait sur l'océan Indien que par une étroite passe.

L'officier si prévenant héla une "filanzana", sorte de chaise portée par quatre hommes, sur laquelle il invita la femme à s'asseoir. Puis il donna des instructions au chef des porteurs et désigna deux matelots pour les escorter et écarter la foule; les bagages, dont une malle, débarqués de la chaloupe, suivaient dans une charrette à bras tirée et poussée par des indigènes.

Toute cette petite cohorte se fraya un chemin parmi les dockers et les transporteurs, zigzagua entre les mulets et les zébus chargés de colis, dut se faufiler au milieu des innombrables marchandises importées de France afin de bâtir la nouvelle colonie : tôles, planches, baraques préfabriquées, sacs de ciment et caisses diverses empilées; puis accompagnée d'une troupe de joyeux gamins elle entama la rue - ou plutôt le chemin - pentu qui menait à la ville haute.

Le rivage des possibles

Celle-ci, établie sur un plateau d'une trentaine de mètres d'altitude, fit mauvaise impression à la nouvelle venue; c'était un vaste chantier. Dans l'artère principale poussiéreuse, partout des travaux en cours, trottoirs, égouts, remblais... La "ville" consistait en quelques dizaines de baraques en bois, dont certaines en construction, couvertes de tôles, de feuilles de cocotiers ou de ravalala (appelé aussi arbre du voyageur) : habitations, magasins tenus par des indiens qui vendaient des tissus et de la quincaillerie, petits restaurants, barbiers et autres commerces incertains dont la moitié semblait être des débits de boisson. De rares immeubles construits en dur, tels le siège du gouverneur, la seule banque : "le Comptoir National d'Escompte", le "Cercle" où se réunissaient les européens huppés, ainsi que la Poste et deux ou trois autres établissements, déterminaient le centre ville.

Le groupe s'arrêta devant l'un d'eux : "l'Hôtel de France", le seul de la ville digne de ce nom. La femme descendit de la filanzana, fit porter ses bagages dans l'entrée, paya tout son petit monde et d'une démarche souple pénétra dans l'hôtel.

Les quelques consommateurs attablés à l'ombre de la varangue, tous "vazahas", c'est à dire blancs, la regardèrent avec curiosité traverser la terrasse, se posant la même question que les badauds du quai: – Qu'est-ce qu'une si jolie femme recherchait par ici, apparemment non accompagnée, dans cette ville du bout du monde ?

L'hôtel, rustique, était néanmoins propre et ses murs

Le rivage des possibles

épais entretenaient une certaine fraîcheur. La chambre qu'avait prise Edwige à l'étage, pour quelques jours, au nom de madame Dufresne, donnait heureusement à l'arrière, sur un petit jardin agrémenté de bougainvilliers. Au-delà, vers l'est, le damier des toits du village indigène, recouverts de ravalina, descendait de l'autre côté du plateau jusqu'à la grande baie miroitant au loin.

Le filet, posé la veille, avait bien rendu : des dorades, un barracuda et quelques petits mérours remplissaient le coffre isolé garni de plusieurs pains de glace. Rodrigue, dit Rod, réservait le meilleur de sa pêche pour l'Hôtel de France et le mess des officiers.

Rod avait été marin sur les grands voiliers dans sa jeunesse; puis à cause de quelque désordre dans sa vie, il avait dû rejoindre la Légion étrangère mais était désormais libéré. Il avait encore belle allure. Sa quatrième décennie bien dépassée, il pouvait en remontrer à bien des jeunes coqs. Plus grand et carré d'épaules que la moyenne de ses semblables, droit comme un mât, ses membres et sa corpulence un peu arrondis ne servaient qu'à tromper l'ennemi, à cacher sous l'enveloppe bonhomme des muscles respectables. Ses cheveux, bien fournis, légèrement bouclés, et plutôt longs sur les tempes et la nuque étaient d'un blond roux. Son visage aux joues mal rasées était buriné, ridé autour des yeux à les avoir tant plissés contre le soleil, et le nez busqué surplombait une moustache aux reflets roux. Cette apparence bourrue, bien

Le rivage des possibles

que les angles de la mâchoire et du menton se fussent un peu adoucis avec les années, inspirait un caractère résolu. L'adjectif "beau" ne lui convenait pas vraiment, cependant il pouvait avoir un charme, peut-être parfois inquiétant.

Rod releva sa casquette de toile blanche et s'essuya le crâne, puis la renfonça jusqu'aux yeux. Estimant sa journée gagnée, il releva l'ancre de son canot, hissa la voile triangulaire tenue par une longue vergue souple, à la façon des boutres arabes, et mit cap sur la côte.

Côté nord du plateau où se niche la ville, une pente abrupte couverte de végétation amène à une grève où des barques et des pirogues sont échouées ou mouillées à quelques brasses du rivage. Rod a ici sa case, à l'instar d'autres pêcheurs. Elle est construite de tôles, de bois flotté offert par la mer et d'anciennes planches de navires qui rajoutent quelques touches de couleurs délavées. Logis modeste, mais avec terrasse et vue sur la plus belle baie du monde ! Avec autour quelques dizaines de mètres carrés ombragés de bananiers, de papayers et de cocotiers, c'est là tout le domaine de Rod. Éparpillé dans le jardin au milieu des plantes exotiques, un capharnaüm de filets de pêche, de poulies rouillées, de cordages emmêlés, de ferrailles, fait penser à un tableau surréaliste. Un escalier plutôt raide, aux marches pentues creusées dans la terre et retenues par des rondins de bois, descend de la ville en ce lieu; un vrai toboggan quand il pleut.

Tandis que Rod approchait du rivage il remarqua sur la grève deux silhouettes semblant l'attendre. L'une

Le rivage des possibles

descendait à sa rencontre, il distinguait mal la seconde qui restait sous la végétation.

La quille de son canot échoua doucement sur le sable; Rod, tout en débarquant pour porter l'ancre à terre, reconnut l'homme qui venait vers lui : c'était Zama, comorien sans âge, édenté mais toujours jovial, l'un des cuisiniers de l'Hôtel de France auquel il livrait d'ordinaire le poisson.

« Hé Rod ! le héla Zama, je viens voir ce que t'as pêché ce matin.

Rod le salua de la main.

— En fait, reprit Zama quand il se fut rapproché, c'est plutôt moi qui t'amène un drôle de poisson. Cette personne qui est descendue à l'hôtel désire te parler. »

Sur un signe de Zama une silhouette claire sortit de l'ombre des arbres et descendit vers eux. Rod constata qu'il s'agissait d'une femme.

Il porta tranquillement l'ancre en haut de la grève et la planta dans le sol, un mélange de sable, de galets et de morceaux de corail mort. Zama l'aida à tirer la chaîne.

Quand il se releva elle était là, à deux mètres de lui, le regardant finir son travail. La femme, encore jeune, était presque aussi grande que lui; sous un chapeau de paille elle portait des lunettes fumées rondes. Elle les retira et lui tendit la main. Rod essuya la sienne sur son pantalon, fit deux pas et la lui serra.

« Je me présente : je suis madame Edwige Dufresne fille d'une voix légèrement feutrée.

Le rivage des possibles

Une fugace expression de surprise passa dans les yeux de Rod. Ce nom lui disait quelque chose. Il se reprit.

— Enchanté, que puis-je pour votre service, fit-il de sa voix un peu rocailleuse et d'un ton bourru. »

Il s'agaçait d'avoir ressenti un trouble à la vue des magnifiques yeux verts de cette femme et au son de sa voix.

Elle portait une longue jupe claire serrée à la taille par un large ruban qui mettait ses hanches en valeur et un simple chemisier à manches longues, sans col haut comme il s'érailt selon la mode mais ouvert et orné de petites dentelles.

La voix chaude reprit : « On m'a dit que je devais m'adresser à vous. J'ai un renseignement à vous demander et éventuellement une mission à vous proposer. Monsieur Zama m'a complaisamment guidée vers vous. »

Rod leur proposa de se rendre à son logis à quelques pas de là. Zama l'aida à transporter les paniers de poissons. Tandis qu'ils avançaient sur les galets du haut de la grève, Rod observa en biais la jeune femme. Il remarqua comme elle marchait sur ce sol inégal avec aisance et souplesse; elle semblait naturelle et libre, non pas guindée, déformée par des artifices sous-jacents. En cela elle se distinguait des quelques autres femmes européennes de la colonie, rigidifiées dans leurs corsets et leurs principes.

Arrivés à la case il demanda à Zama de mettre les poissons dans une glacière (une usine à glace fonctionnait

Le rivage des possibles

à Diégo depuis quelques années) puis fit les honneurs du lieu. La case était plus confortable que son aspect extérieur le laissait supposer. En arrière de la terrasse couverte s'ouvrait une salle à manger meublée modestement. Les murs en planches brutes étaient recouverts de chromos de toutes sortes, certains encadrés, des groupes de soldats, des navires, des boutres arabes, des portraits de personnages... Une bibliothèque occupait tout un angle et des livres traînaient un peu partout. Des armes suspendues aux murs, une vieille barre à roue et une maquette de voilier complétaient le décor. La cuisine se trouvait dans un appentis attenant.

Rod invita ses visiteurs à s'asseoir sous la varangue sur des sièges en bois tressés de fibres de coco, autour d'une tablette faite d'une grosse rondelle de tronc d'arbre.

Il proposa du thé que madame Dufresne accepta; Zama qui connaissait la maison mit de l'eau à chauffer.

« Excusez le désordre mais le personnel est en congé, fit Rod banalement, venons en à ce qui vous amène. »

Madame Dufresne avait retiré son chapeau, découvrant des cheveux noirs comme la nuit, rassemblés en un chignon bas sur la nuque. Elle restait assise sur le devant du siège, un peu penchée en avant comme pour mieux expliquer.

« Voilà, la chose paraît à priori simple et prosaïque : je suis à la recherche de mon mari. Je tiens à prévenir toute raillerie : non, il n'a pas disparu hier soir dans quelque taverne de Diégo.

Le rivage des possibles

— Je m'en garderai bien, fit Rod, continuez. »

Rod l'écoutait l'air détaché, installé de manière décontractée dans son fauteuil. Il pouvait mieux contempler son visage aux pommettes hautes avec une légère dissymétrie qui ne lui donnait que plus de personnalité. Un nez normal, pensa-t-il, mais des lèvres dont l'exquis dessin n'en était que davantage mis en valeur.

Madame Dufresne commença à expliquer...

Son mari le professeur Eugène Dufresne, ingénieur, ethnologue et archéologue était venu en 1885 à Madagascar suite à l'accord de protectorat entre la France et la monarchie Malgache. Il pensait que cet accord qui concédait certains avantages commerciaux avec les territoires du nord à la France tout en reconnaissant la souveraineté Malgache était un bon compromis. Il voulait étudier l'histoire et la vie quotidienne des tribus du nord, et visiter leurs territoires. Il comptait aussi faire des recherches sur la réalité, ou non, d'une mythique société égalitaire, une république nommée Libertalia, supposée – selon le mémoire d'un certain capitaine Johnson – avoir été fondée à Madagascar par des pirates deux siècles auparavant ; c'était même devenu une idée fixe. (Rod connaissait bien les Sakalava et les Antakarana, constitués en petites monarchies et en bute avec la monarchie Merina de Tananarive, qui s'étaient donc alliés avec la France pour assurer leur protection. Il avait aussi entendu parler de cette légende de pirates et avait son idée là dessus.)

Madame Dufresne laissa entendre qu'ils n'avaient pas

Le rivage des possibles

d'enfant et il comprit que leur vie était assez décousue étant donné le métier de son mari. Le professeur rentrait en France tous les ans pour remettre les rapports de ses recherches à l'Institut. Son dernier retour fut en 1894, suite à une situation dangereuse à Madagascar pour les Français, puis il y était retourné début 1895. Elle avait bien reçu quelques lettres, tous les un ou deux mois selon les arrivages de bateaux; puis plus rien depuis août 1896, quand Madagascar fut déclarée colonie française. Dans la dernière il disait que tout allait bien pour lui. Ce n'est que trois mois plus tard qu'un missionnaire protestant la contacta à Paris pour l'informer que son mari avait dû quitter Tananarive car il avait quelques ennuis avec les autorités pour des raisons politiques, il était sans doute parti pour le nord du pays. Il ne savait rien de plus précis.

Elle avait écrit au "Résident" français à Tananarive pour savoir ce qu'était devenu son époux. On lui avait répondu avoir connu le personnage mais n'avoir plus de renseignements sur lui. On lui conseillait d'orienter ses recherches à partir de Diégo-Suarez. Elle avait alors écrit au Gouverneur de cette place. Ce dernier dans sa réponse déclarait que ses services n'étaient au courant de rien et qu'aucune enquête n'était possible, les régions en dehors du territoire, qui ne s'étendait qu'à quelques kilomètres au sud, étant peu sûres. C'est alors qu'elle avait décidé de venir elle-même à Diégo-Suarez à la recherche de son mari.

Arrivée depuis trois jours par le "courrier" elle avait fait

Le rivage des possibles

des démarches pour obtenir des renseignements, définir une piste, mais rien de probant n'en résultait. Elle avait senti des réticences. On lui avait laissé entendre qu'ici on construisait les bases d'une colonie, on n'avait ni le temps ni les moyens de s'occuper du sort d'aventuriers ou d'originaux qui parfois passaient ici quelque temps puis disparaissaient. On lui avait seulement conseillé de rencontrer un certain Rodrigue, un ancien militaire, dont on n'avait d'ailleurs pas l'adresse, l'homme étant plutôt marginal. Il avait la réputation de bien connaître la côte et même le pays intérieur. Il pourrait peut-être lui venir en aide. Elle avait senti que ce Rodrigue n'était pas forcément bien vu en ces hauts lieux. On l'avait avertie de rester quand même sur ses gardes vis à vis de cet aventurier.

Coup de chance il semblait mieux connu en ville que dans l'administration. Tout simplement, elle s'était enquisse au bar de l'hôtel; le serveur avait appelé un des employés nommé Zama, cuisinier chargé en particulier des approvisionnements en poisson...

« Voilà le motif de ma visite, conclut madame Dufresne, Avez-vous quelque renseignement à ce sujet et pouvez vous m'aider à retrouver mon mari ?

— Quel est le prénom de votre mari ?

— Eugène.

Rod resta quelques instants silencieux. Il semblait troublé; cependant était-ce par quelque détail du récit de madame Dufresne ou par le charme d'une aussi belle créature, telle qu'il n'en avait pas vue depuis longtemps. Il

Le rivage des possibles

fréquentait bien quelques beautés indigènes mais vivait en célibataire.

— Ainsi j'ai une réputation sulfureuse ! Et cela ne vous a pas découragée ?

— Vous êtes ma seule piste, et j'aime bien juger sur pièce.

— Alors comment trouvez-vous la pièce ?

— À priori encore utilisable, peut-être à condition de prendre des précautions.

Rod éclata de rire, elle paraissait franc-jeu et pas bégueule. Il répondit :

— À propos de votre mari; je me souviens avoir eu l'occasion de le rencontrer. Je faisais partie des services de sécurité à l'époque. J'avais dû le convoquer à mon bureau pour lui signifier une mise en demeure de cesser ses activités politiques jugées subversives, sinon il risquait d'être arrêté. Il fut assigné à résidence et on n'entendit plus parler de lui. Par la suite je quittai l'armée et ne fus plus au courant de rien.

Voilà pour le renseignement, je n'en sais pas davantage; par ailleurs en langage clair, qu'attendez-vous de moi ?

— Puisque les autorités ne veulent rien faire, vous aurez pour mission de monter une expédition pour retrouver mon mari, ou du moins découvrir ce qu'il est devenu. Vous en serez l'organisateur et le chef sur le plan pratique. Vous serez bien payé. Je serai votre commanditaire, j'assumerai tous les frais; je viendrai avec vous évidemment.

Le rivage des possibles

Et en plus elle a du tempérament, pensa Rod ! Mais une mission ! Oh là ! Il avait assez donné dans sa vie, il n'aspirait plus qu'à la paix.

— Vous seriez aussi de la partie ?

— Évidemment puisque je devrai vous surveiller.

— Eh bien, la confiance règne ! Elle commençait à l'énerver, pour qui se prenait-elle ?

— Vous acceptez donc ?

— Attendez, attendez, je n'ai pas dit ça. »

Rod avait trouvé en ce lieu son équilibre depuis quelques années. Il avait décidé de vivre simplement de sa pêche, de ne plus se laisser entraîner dans des tribulations qui finalement ne lui avaient rapporté que des ennuis, des fatigues inutiles.

« Ici j'ai tout ce qu'il me faut, reprit-il, la mer, le soleil, un toit, un bateau, des relations quand j'en ai envie et la solitude quand ça me plaît ! Alors que demander de plus ? Les histoires compliquées et fatigantes ce n'est plus de mon âge.

— Allons donc ! Quel âge avez-vous ?

— C'est vrai qu'on peut le demander à un homme, je ne vous demanderai pas le vôtre, je suis plus proche de la cinquième décennie que de la quatrième.

— J'ai dix ans de moins que vous.

— Ça me coupe la chique, je vous prenais pour une gamine.

— Cessons ces enfantillages; alors, votre réponse ?

Rod réfléchit un instant, hésitant, son regard flânant au

Le rivage des possibles

loin

— Je ne crois pas pouvoir vous aider, dit-il après quelques instants. J'ai mon affaire de pêche, mes clients...

— Vous semblez oublier quelque chose, fit-elle, affectant un air détaché, n'avez-vous pas un bon nombre de dettes en cette ville ?

— Vous êtes vraiment bien renseignée pour quelqu'un ne connaissant pas le pays, admit implicitement Rod.

— J'ai seulement mes antennes à la banque, et puis les gens s'ennuient ici, ils aiment bien discuter au bar. J'ai appris que vous aviez emprunté pour rechercher de l'or dans l'arrière pays mais que cela n'avait pas été concluant. Pensez-vous arriver à vous remettre à flot avec vos poissons ?

— Pratiquement vous ne m'avez rien proposé de concret.

— Disons un forfait journalier qui remplacera ce que vous gagnez ici, et au retour je rembourserai toutes vos dettes si mon mari est retrouvé.

— Excusez-moi d'évoquer cela, mais il est peut-être décédé.

— Cela vaut qu'il soit vivant ou mort. Elle avait prononcé cela sans que sa voix parût affectée par l'éventualité. — Mais attention, vous devrez toujours vous rappeler votre qualité d'employé. Réfléchissez et apportez-moi votre réponse ce soir à l'hôtel. »

Elle lui serra fermement la main et repartit précédée de Zama qui en avait profité pour acheter et emporter dans un

Le rivage des possibles

panier divers poissons.

Une fois seul, Rod tenta de reprendre le cours de ses activités habituelles, se disant qu'il ne se rendrait pas au rendez-vous; il n'avait pas à recevoir d'ordres !

Il lui fallait d'abord ranger et nettoyer le bateau, mettre à sécher le filet, puis le ramender... Mais il n'arrivait pas à fixer son attention sur l'ouvrage; le goût pour ces tâches quotidiennes n'était plus là. Ses pensées revenaient constamment sur la visite de cette femme, Edwige; car inconsciemment il l'appelait déjà ainsi.

Sa réaction première, s'il n'eût tenu qu'à sa volonté, aurait été de dédaigner l'offre; car elle l'agaçait à s'être renseignée sur lui, à jouer la patronne comme s'il avait déjà accepté. – Si elle croit que son seul charme va me faire mettre au garde-à-vous !

Toutefois, sans se l'avouer, son esprit était habité par l'image troublante, intrigante même, de la jeune femme, non seulement belle, mais surtout si différente des autres européennes avec ses manières franches et décidées qui le déroutaient un peu.

Sans doute en Europe cette attitude était-elle courante au sein de la nouvelle génération. Il avait lu des articles dans les quelques journaux qui arrivaient avec vingt jours de retard, ainsi que dans le mensuel "L'Illustration" : aujourd'hui, de nombreuses jeunes filles et même des femmes mariées faisaient du "sport" et même de la bicyclette ! Une mode anglaise ! Mais ici, aux colonies, il